

FONDS

Serge Dorigny

L'aurige triste

par Agnès de Maistre

En 1985, le voilà repris, il griffonne, à mains levées, des rangées de têtes aplaties, de patriarches affaissés sur leurs chaises, d'éléphants trompe au vent, mécaniquement, répétitivement ; très drôles et très seuls. Autant de variations sur l'absurde.

Les influences ne sont plus seulement livresques. Il fréquente Calibre 33 et découvre les vertus ironiques de l'objet. Il s'intéresse alors au versant critique de la modernité avec Duchamp, Schwitters, Joseph Cornell, Enk Dietmann...

Il assemble, construit avec des matériaux insignifiants. Dans son « jardin d'Eros » les bouchons de liège sont alignés comme une collection de têtes ou d'éléphants sous un dais métallique. Avec des vieilles allumettes, fils, tiges métalliques, bobines.

« Dix temps de l'absence » est un reliquaire de l'inutile. Rafistolage, bricolage. Disséminés dans l'atelier, de petites choses en cours de transformation, mal identifiables : malaxage d'angoisses.

Depuis le début des années '90 Dorigny reprend le thème premier en le déplaçant. Après le dessin, la sculpture. Après le cheval et son cavalier, le char et son conducteur. Les volumes disparaissent progressivement au profit d'un assemblage de plans et de lignes. Les matériaux restent légers, fragiles : laiton, plexiglas, contreplaqué...

Trois périodes et encore plus de manières ne donnent pas une sensation de décousu, d'inconstance.

Car les figures envisagées, le cheval puis le char, la monture puis le véhicule, inséparables du destin du cavalier et du conducteur, traitent de la dialectique particulière du psychisme et du mental. Qu'il y ait entre eux conflit et la course entreprise peut mener à la folie et à la mort ; qu'il y ait accord, elle se fait triomphale. Chez Dorigny, ni l'un ni l'autre. Ni conflit, ni accord mais une adhérence qui neutralise. Souvent le char est seul et sans conduite ni attelage.

L'ensemble des forces psychiques ne sont pas dirigées par l'esprit, pas d'avantage livrées à elles-mêmes. Ses objets roulants ne sont pas des machines destinées à transformer l'énergie et à utiliser cette transformation. Dans ses chars, pas de machinerie. Pas de pédales et de chaîne pour entrainer les roues ni de moteur. *Opus expeditum* (1992) est un plateau avec quatre roues et « cheminée ». Statique, il doit être tracté. D'autres véhicules avec un mât évoquent des chars à voile. Ils pourraient être autonomes. Mais l'assemblage des pièces est si fragile qu'ils sont tout juste transportables. Ce sont des objets privés d'effet mais pas d'expression : pièces en dedans, cagneuses, avec des essieux effondrés, gonflées d'importance avec une roue centrale volumineuse...

Un char, plus grand que les autres, est conduit face aux mouvements ardents ou désordonnés des chevaux que sont en nous, nos instincts ou nos passions, l'aurige est la raison, à la fois souple, adaptée, vigilante et inflexible. La main qui tient les rênes représente parfaitement le nœud qui relie les forces de l'esprit et celles de la matière. L'aurige de Dorigny est en presque lévitation au-dessus d'un char incapable de mouvement. Les rênes traversent de l'homme-oiseau cruciforme. Contrôlant et contrôlé par un véhicule immobile. Passions et raisons se neutralisent. Lectures, influences formelles, interrogations diverses, rien n'y fait.

Serge Dorigny n'est pas dans la dialectique de l'histoire de l'art. Ses dessins et objets s'emploient à représenter une configuration particulière de la psyché, l'empêchement. Non pas le mal de vivre mais le non vivre. Et cette œuvre ironique et souvent franchement drôle distille une pernicieuse tristesse.